

Mon premier diner aux Tuileries.

Mme Octave Feuillet—veuve de l'Académicien—qui vient de mourir à l'âge de 78 ans, fut non seulement une femme d'exception, mais aussi une précieuse collaboratrice et un écrivain de talent.

Quatre plusieurs romans, elle a laissé des souvenirs, auxquels nous empruntons les pages suivantes :

On jouait parfois la comédie chez l'Impératrice. Mon mari avait eu l'idée de faire pour elle une pièce dans laquelle elle eut un rôle. Il fallait mettre dans l'œuvre une si grande réserve que l'inspiration devait en souffrir.

Le tout bien convenu, on se mit au travail. Mais il fallait essayer plusieurs fois la robe et comme je demeurais fort loin, je dus m'in-saller pour la journée chez les Worth. J'écrivais à mon mari pour lui faire connaître ma décision et lui demander ma femme de chambre. J'ajoutais qu'il aurait à venir me rejoindre le soir pour l'usage du dîner.

En attendant de prendre mon déjeuner chez le pâtissier Carême qui habitait près des Worth, je me faisais un peu honte à moi-même. Je m'en voulais d'abandonner ma maison, mon mari, mes enfants pour de vaines frivolités et de perdre les heures d'une courte vie dans de telles préoccupations. Afin de me rendre un peu d'estime, je résolus, en rentrant chez les Worth, d'écrire à ma vieille bonne Victoire qui vivait tristement à Saint-Lô depuis mon départ et la mort de ma mère. Il me semblait qu'en me rapprochant d'elle, je ferais un acte humble et bon qui rachèterait les vanités devenues que je nourrissais depuis le matin.

Ma chère bonne, tu disais que je vais à la Cour ce soir. Et tu dises de la fille ? Ta fille est si fière aussi, mais elle a des remords. Elle trouve que les plaisirs qui demandent tant à la vie sont de coupables plaisirs. Figure-toi que j'étais sur pied depuis quatre heures du matin pour me faire faire une toilette. La première était manquée. Je t'écrivais de continuer, car c'est un homme maintenant qui habille les femmes à la mode.

Cette folie va me coûter les yeux de la tête, avec l'argent que je recevrai, j'aurais une maison pour les vieux jours, voilà qui empêche ma joie, ma gloire, et le reste !

Ma lettre est interrompue par le premier essai de ma robe. Si tu savais comme elle est jolie, cette robe ! C'est un bonnet ! Et puis elle a une traîne que je vois fuir derrière moi et qui fait un délicieux froissement. Dieu veuille que je ne marche pas dans cette traîne en saluant l'Empereur. Voilà qui serait affreux ! Juge donc si j'allais t'écrire : j'ai manqué ma révérence !

M. Worth (c'est le nom du couturier) me rassure et me dit que je me tirerai très bien d'affaire ; il est très aimable, ce Worth. Tu sauras qu'il me fait beaucoup de compliments, qu'il est très heureux de m'habiller, parce que, dit-il, j'ai une jolie tournure et du chic. Chic est un mot que tu n'as peut-être jamais entendu. Cela veut dire élégance personnelle, élégance ayant une personnalité. Je t'expliquerai cela jusqu'au bout quand je serai de retour dans notre Normandie et que je marcherai sur l'herbe de nos prairies en développant ce chic extrême.

« Voilà que l'on me réclame pour le second essayage ; décidément c'est une tyrannie que le monde. Cette fois-ci, je m'en vais pour toujours. »

« Adieu, femme sans chic et que j'adore. »

Le lendemain, je retrouvai la lettre toute pliée dans la boîte à bijoux ou ma femme de chambre, chargée de me mettre à la poste, l'avait oubliée ; je la glissai au jourd'hui dans mes souvenirs.

La nuit tombait ; le moment solennel allait sonner. On alluma les lustres dans la chambre de Mme Worth et de superbes habillures procédèrent à ma toilette. On voulait me mettre du blanc sur les épaules, du rouge sur les joues, cela m'attristait, je m'aimais mieux sans ces embellissements.

Lorsque tout fut terminé, on appela le juge suprême. M. Worth parut et, après avoir regardé de sa main un bouton qui manquait de grâce, il se déclara satisfait. Mon mari arriva bientôt après et me trouva bien ainsi. En l'embrassant pour le remercier de son compliment, je lui laissai une partie de mon rouge dans la moustache, ce qui nous égaya fort. Nous partîmes joyeux comme des éclopés en descendant sur les Worth une pluie de bénédictions.

Nous voilà en voiture, descendant rapidement la rue de la Paix et la rue de Rivoli, nous entrant dans la cour des Tuileries. Le cocher d'arrêt et devant le pavillon de Marsan, nous sommes arrivés ! Un suisse nous reçut frappant le sol de sa hallebarde ; j'ai presque peur. Le cocher me

grâce vous encouragent, vous auriez votre robe de soir. — Ah ! merci, madame. — Et dans ma reconnaissance je saisis la main charmante que Mme Worth tressaillait pendre sur son cou de pied de satin.

Pendant cela, M. Worth, appuyé contre une des colonnes de la loggia, rêvait à l'œuvre merveilleuse qu'il allait entreprendre.

Il nous transmit bientôt ses projets et nous les approuvâmes pleinement. Il voulait une robe de soie lilas convertie de bouillonnés de tulle de même nuance, dans lesquels se noieraient des tulle de magnat. Un voile de tulle blanc jeté comme un usage sur les épaules. Enfin, une ceinture avec des boutons flottants, rappelant les guides du char de Vénus.

Le tout bien convenu, on se mit au travail. Mais il fallait essayer plusieurs fois la robe et comme je demeurais fort loin, je dus m'in-saller pour la journée chez les Worth. J'écrivais à mon mari pour lui faire connaître ma décision et lui demander ma femme de chambre. J'ajoutais qu'il aurait à venir me rejoindre le soir pour l'usage du dîner.

En attendant de prendre mon déjeuner chez le pâtissier Carême qui habitait près des Worth, je me faisais un peu honte à moi-même. Je m'en voulais d'abandonner ma maison, mon mari, mes enfants pour de vaines frivolités et de perdre les heures d'une courte vie dans de telles préoccupations. Afin de me rendre un peu d'estime, je résolus, en rentrant chez les Worth, d'écrire à ma vieille bonne Victoire qui vivait tristement à Saint-Lô depuis mon départ et la mort de ma mère. Il me semblait qu'en me rapprochant d'elle, je ferais un acte humble et bon qui rachèterait les vanités devenues que je nourrissais depuis le matin.

Ma chère bonne, tu disais que je vais à la Cour ce soir. Et tu dises de la fille ? Ta fille est si fière aussi, mais elle a des remords. Elle trouve que les plaisirs qui demandent tant à la vie sont de coupables plaisirs. Figure-toi que j'étais sur pied depuis quatre heures du matin pour me faire faire une toilette. La première était manquée. Je t'écrivais de continuer, car c'est un homme maintenant qui habille les femmes à la mode.

Cette folie va me coûter les yeux de la tête, avec l'argent que je recevrai, j'aurais une maison pour les vieux jours, voilà qui empêche ma joie, ma gloire, et le reste !

Ma lettre est interrompue par le premier essai de ma robe. Si tu savais comme elle est jolie, cette robe ! C'est un bonnet ! Et puis elle a une traîne que je vois fuir derrière moi et qui fait un délicieux froissement. Dieu veuille que je ne marche pas dans cette traîne en saluant l'Empereur. Voilà qui serait affreux ! Juge donc si j'allais t'écrire : j'ai manqué ma révérence !

M. Worth (c'est le nom du couturier) me rassure et me dit que je me tirerai très bien d'affaire ; il est très aimable, ce Worth. Tu sauras qu'il me fait beaucoup de compliments, qu'il est très heureux de m'habiller, parce que, dit-il, j'ai une jolie tournure et du chic. Chic est un mot que tu n'as peut-être jamais entendu. Cela veut dire élégance personnelle, élégance ayant une personnalité. Je t'expliquerai cela jusqu'au bout quand je serai de retour dans notre Normandie et que je marcherai sur l'herbe de nos prairies en développant ce chic extrême.

« Voilà que l'on me réclame pour le second essayage ; décidément c'est une tyrannie que le monde. Cette fois-ci, je m'en vais pour toujours. »

« Adieu, femme sans chic et que j'adore. »

Le lendemain, je retrouvai la lettre toute pliée dans la boîte à bijoux ou ma femme de chambre, chargée de me mettre à la poste, l'avait oubliée ; je la glissai au jourd'hui dans mes souvenirs.

La nuit tombait ; le moment solennel allait sonner. On alluma les lustres dans la chambre de Mme Worth et de superbes habillures procédèrent à ma toilette. On voulait me mettre du blanc sur les épaules, du rouge sur les joues, cela m'attristait, je m'aimais mieux sans ces embellissements.

Lorsque tout fut terminé, on appela le juge suprême. M. Worth parut et, après avoir regardé de sa main un bouton qui manquait de grâce, il se déclara satisfait. Mon mari arriva bientôt après et me trouva bien ainsi. En l'embrassant pour le remercier de son compliment, je lui laissai une partie de mon rouge dans la moustache, ce qui nous égaya fort. Nous partîmes joyeux comme des éclopés en descendant sur les Worth une pluie de bénédictions.

Nous voilà en voiture, descendant rapidement la rue de la Paix et la rue de Rivoli, nous entrant dans la cour des Tuileries. Le cocher d'arrêt et devant le pavillon de Marsan, nous sommes arrivés ! Un suisse nous reçut frappant le sol de sa hallebarde ; j'ai presque peur. Le cocher me

grâce vous encouragent, vous auriez votre robe de soir. — Ah ! merci, madame. — Et dans ma reconnaissance je saisis la main charmante que Mme Worth tressaillait pendre sur son cou de pied de satin.

Pendant cela, M. Worth, appuyé contre une des colonnes de la loggia, rêvait à l'œuvre merveilleuse qu'il allait entreprendre.

Il nous transmit bientôt ses projets et nous les approuvâmes pleinement. Il voulait une robe de soie lilas convertie de bouillonnés de tulle de même nuance, dans lesquels se noieraient des tulle de magnat. Un voile de tulle blanc jeté comme un usage sur les épaules. Enfin, une ceinture avec des boutons flottants, rappelant les guides du char de Vénus.

semble qu'on m'a dit de répondre à leurs Majestés et elles m'interrompent.

Je monte, cependant bravement l'escalier au milieu des cent gardes espagnoles sur les marches et qui restent immobiles sous leurs armures comme les statues des temples égyptiens.

Tout respandit de lumière dans les galeries que nous traversons. J'ose à peine regarder les magnificences qui nous entourent, parce que je ne veux pas avoir l'air d'une petite fille curieuse ; mais j'aimerais à m'arrêter devant les peintures des panneaux et à suivre leurs étranges histoires.

En fond du dernier salon se trouve Mme la princesse d'Esling, maîtresse des cérémonies. Je la salue sans marcher dans ma traîne et suis contente de moi. Elle me prend par la main et me fait asseoir au milieu d'un groupe d'une vingtaine de femmes, qui parlent si bas entre elles, qu'on se croirait dans la chambre d'un malade.

Le salon dans lequel nous sommes est le salon particulier de l'Impératrice. Il y a, dans tous les coins, des gerbes de fleurs, des tables chargées de livres, d'ouvrages, de petites boîtes, de statuettes, de ore mille riens qui composent de nos jours les intérieurs étonnants ; je m'y sens moins perdue que dans les galeries et je reprends confiance.

Les hommes en frac et en col-lotte, vêtus comme des maîtres d'hôtel, sont groupés dans les embrasures des fenêtres et parlent assez très bas. Pendant cela deux chambellans circulent au milieu d'eux, disant à chacun quelle sera sa voisine de table.

Un bout d'un certain temps d'attente et de mystérieuses causeries, une bâte et l'ordre porte vient à soulever une voix sonore, celle d'un chambellan, annonce l'Empereur ! Tout le monde est debout. L'Impératrice apparaît aussi, les femmes se placent d'un côté du salon, les hommes de l'autre. M. Lazard, Marozia comme les hommes à l'Empereur, M. Toutougon comme les femmes à l'Impératrice. Tout les deux suivent. Leurs Majestés, pendant qu'elles font le tour de la pièce, distribuent d'aimables paroles à chacun.

L'Impératrice s'arrête devant moi, me regarde, me questionne sur cette robe que j'ai fait quitter Complégné le soir de la représentation du « Jeune homme pauvre, me parle de mes enfants avec une grande bonté, enfin me fait des compliments sur ma toilette.

— Vous me direz le nom de votre couturière ?

— Madame, c'est un homme, un Anglais.

— Ah ! et l'appelle ?

— Worth, madame, il est de puis peu de temps à Paris. Quant à elle, ce soir-là, c'était une descente de l'Olympe. Elle avait une robe de tulle blanc semé de rubans de velours noir que retenaient des épis de diamants. Sur la tête une agrafe de diamants, à son superbe cou deux diamants de la couronne. Sa beauté n'avait rien d'humain dans ce cadre éblouissant ; on eût dit une fille de roi, sortant d'un palais des « Mille et une Nuits » et traînant après elle les merveilleux de Bosphore.

Nous entrâmes bientôt dans la salle où l'on dînait. Les invités se rangèrent sur deux rangs, pour laisser passer l'Empereur et l'Impératrice qui se donnaient le bras. On prit place à table aux sons d'une musique divine. J'étais du côté qui faisait face à l'Empereur, pas très loin de lui, et je le voyais qui cherchait à m'apercevoir à travers l'encadrement des corbeilles de fleurs, des candelabres, des arceaux d'or massifs. La princesse d'Esling qui était à sa droite lui parla bas à un certain moment, et bientôt je la vis repousser une pyramide de fruits qui me caclait aux regards impériaux. C'était pour moi un triomphe, mais un triomphe qui ne me faisait pas heureuse qu'à demi, car j'aurais pu manger, et encore moins lever les yeux, et j'avais fait et je désirais voir !

Après le dîner, on causa par groupes ; vers onze heures on servit le thé que l'Impératrice présida. Je remarquai qu'elle mangeait à belles dents des tartines. Un peu après, sur un signe de l'Empereur, elle se leva, lui prit le bras et disparut avec lui, répanant sur son passage des sourires et des révérences.

Nous restâmes nous Newton, par une superbe nuit. Comme nous traversions le jardin tout parfumé, je dis à mon mari que j'aimerais m'asseoir avec lui sous la tonnelle pour lui parler de cette inoubliable soirée, de l'Impératrice, de la pyramide, et de mille autres choses, mais mon mari était fatigué, craignant l'humidité, il me pria de rentrer. Je lui obéis à regret et gagnai la chambre des enfants avant de gagner la mienne. André s'éveilla.

— Mère, raconte, dit-il en se frottant les yeux ; et je répandis dans ce petit cœur un peu de ce qui remplissait le mien.

Ma seconde fête à la Cour fut le bal que l'Empereur et l'Impératrice donnèrent dans les salons

de l'hôtel d'Albe, aux Champs-Élysées. Ce fut un bal très festif. Je courus de nouveau chez Worth et lui commandai un costume espagnol qui se valait bien des compliments.

Il était en satin rouge et bleu couvert de galons d'or et d'argent, de paillettes brillantes, de franges qui tombaient comme une pluie d'or sur le corsage de velours ponceau. Le chapeau de velours noir avec des bouffes assésines et une grosse rose sur le côté. Les souliers étaient en satin bleu avec des talons rouges. Les bas brodés et pailletés descendaient très haut la jambe.

Nous arrivâmes au bal de bonne heure. Les salons étaient encore vides. Le duc et la duchesse Tascher de la Pagerie, qui remplissaient les rôles de maître et de maîtresse de maison, attendaient à la porte les invités. Mon mari m'ayant quittée pour causer avec M. de Tascher, j'étais seule et me promenai dans les salons déserts, pleins de fleurs et de lumières, admirant les tableaux, les objets d'art et toutes les magnificences de ce palais.

Nul bruit ne se faisait entendre ; l'orchestre était encore muet. Je me trouvais orienté dans un salon carré où il n'y avait que des glaces et des fleurs, et au milieu, un énorme massif de plantes exotiques, d'où sortait un jet d'eau retombant dans un bassin de marbre blanc, avec le bruit mélancolique d'une source dans la campagne. Les fleurs festivaient les haute feuillages, les girandoles, les lumières et mon costume chamarré. Je m'amusais à pironner brutalement sur les talons et je voyais toutes ces petites Espagnoles s'agiter de miroir en miroir, à la file, en longue procession, cela m'amusait. Je niais devant elles, sans me préoccuper d'un spectateur assis à l'ombre des feuillages et qui me considérait.

Un spectateur était un petit domino réveur, écoutant la cascade. Le temps en temps, il passait une main petite et bien garnie sur le dos de satin qui ornait son épaule, puis il retombait dans une immobilité complète. Piquée par l'indifférence du domino, je m'avançai vers lui, décidée à l'intriguer et à lui reprocher sa froide réserve. J'avais les yeux dans ses yeux, quand je reconnus l'Empereur qui avait soulevé son loquax. Il se leva et comme je reculais, il m'arêta sur moi, sans faire plus de bruit qu'un spectre. Je me mis à faire, il me suivit. La foule arrivait dans les salons ; à tous ceux que je reconnaissais, je disais en soufflant : « L'Empereur, l'Empereur ! » Et on nous regardait passer avec étonnement. Enfin, l'Empereur, qui avait un peu de goutte ce soir-là, ralentit sa marche et se mit à boiter. Puis il rencontra M. de Toulougeon, lui prit le bras et de guerre lasse s'assit avec lui sur un canapé où je m'attendais pas à l'entendre rire aux éclats. Ce fut alors que je m'arrêtai moi-même, le cœur battant sous mes franges d'or.

Lorsque les salons furent remplis, les danses commencèrent. Il y eut des merveilleux ballets, représentant des scènes mythologiques. Toute l'Opéra ébranla pendant de longues heures dans les bases de ce palais. Puis, sur un ordre du duc de Tascher, les danses cessèrent. L'orchestre se tut et l'on attendit dans le silence l'ouverture de la salle du souper.

Bientôt un immense rideau, qui nous séparait d'un espace inconnu, se déchira comme un nuage, et alors parut à nos yeux le plus beau spectacle qui se soit vu de nos jours. Dans une vaste profondeur que dominait une galerie, apparut un jardin d'hiver avec ses massifs, ses jets d'eau, ses petites rivières bordées de verdure, ses statues, ses bosquets éclairés par des feux de mille couleurs. A l'ombre des palmiers, au bord des bassins pleins d'eau parfumée étaient dressées des tables, chargées de fruits et de fleurs. Des pages, avec leurs panaches blancs, la jambe tendue, l'aiguille au poing, attendaient l'heure de verser le vin dans les coupes.

Lorsque cette heure fut sonnée, on descendit par groupes les escaliers de marbre blanc qui menaient à ce féérique séjour. Les tables furent entourées et les pages nous servirent. Alors, d'invisibles orchestres envoyèrent leurs mélodies. Les galeries qui encadraient ces lieux se remplirent de masques grouillants, animés, dont la voix et les rires se mêlèrent aux accords des quadrilles et des valses. Tout en soupirant près du petit duc de Choiseul Praslin, qui avait sur la tête un bouffonnet pyramidal, je pensais que Baltazar eût eu de ces festins.

Il était presque jour, lorsque nous quittâmes le palais d'Albe. Mon mari me laissa sous le perron pendant qu'il courait chercher notre modeste fiacre perdu dans la foule des équipages armés. J'avais froid et me serrais dans mon manteau, j'éprouvais aussi ce lugubre desenchânement qui suit les heures de fêtes. Il me paraissait impossible de reprendre les habitudes

journalières après de tels plaisirs, que l'on sentait sous moi d'entendre la voix de ma cuisinière et le gros pas du porteur d'eau. J'entrevoyais avec abattement le dîner du soir avec la petite lampe et les enfants frappant leurs fourchettes contre les verres, toutes choses douces pourtant !

J'étais en train de rêver de cela et des splendeurs perdues, quand un domino qui regardait comme moi son gilet, me heurta du coude en passant. Il était élégant, il avait la démarche jeune et légère ; la fête ne semblait pas lui prédire les mêmes déceptions qu'à moi, car il sortait en chantant. Le vent matinal se leva en ce moment, les fenêtres suspendues sous la véranda, et nous fûmes éclairés l'un et l'autre par un brillant rayon. Le domino s'arrêta. « Madame, vous avez froid », dit-il ; et il entra dans l'antichambre, enleva une des peaux de tigre qui décoraient la rampe de l'escalier et la jeta sur mes épaules. Comme il la serrait près de mon cou, et que je me défendais, il me dit à l'oreille qu'il m'aimait, puis il disparut en reprenant sa chanson. J'avais son loquax, je ne pus voir son visage.

Je laissai tomber la peau de tigre et sautai rapidement dans le fiacre qui arrivait au petit trot. Je n'osai rien dire de l'aventure à mon mari. Ce « je vous aime » dont je n'étais pas consciente me semblait pourtant un trahison. Le lendemain, j'étais à Saint-Sulpice, près de mon confesseur, lui déclarant que j'avais le malheur d'être aimée sans avoir jamais rien fait pour cela.

— Propose de bal masqué, me dit l'abbé, rien d'inquietant ni de durable. Ou ne vous amusez plus déjà.

Et sans trop m'y avouer, je me mis à l'ouvrage.

Mme OCTAVE FEUILLET.

REGRETS.

Ne demandent à quelques pas l'un de l'autre rue Tournefort, en ce petit coin de province que le Panthéon semble défendre contre l'envahissement tapageux des É-

colles et les furieuses subterfuges de l'édilité parisienne.

Qui viendrait pour la première fois dans ce quartier serait surpris de son air monotone, de son aspect dévotieux et vieillot, du calme de ses rues resserrées et désertes, sans trottoirs précipités, où le soleil n'éclairait que le toit des maisons, fait ressortir encore la grisaille des façades aux fenêtres invariablement closes ; les portes sont étroites et basses, bordées par la tristesse de l'ensemble, les rez-de-chaussée protégés contre l'indiscretion des rares passants par des volets taillés en plein bois et souvent maintenus par une barre de fer dont la rouille pleure sur les pavés. De loin en loin, s'écrie une chapelle ignorée, sans inscription ; parfois, un prêtre, tête nue, traverse la voie, s'effaçant, une porte grince, un roulement de voiture martine le silence, une silhouette fait le long des murs dans la pénombre, laisse retomber derrière elle comme un brocard.

Tous deux avaient depuis longtemps dépassé la soixantaine, Mlle Faigence étant née sous la Terreur blanche, et M. Bernard ayant eu de ses premiers engagements la rentrée des alliés. Il eût été, certes, difficile de leur accorder, à lui ou à elle, un peu de cette beauté que notre généralissime indulgence concède si facilement d'ordinaire aux femmes ou aux enfants ; mais de leurs rides, de tout leur corps flétri s'échappait un souffle si ténu, si plaintif, qu'on s'essuyait le front, et ils avaient dû l'être, toujours, vovés à l'éternelle pitié, sources de leur éternelle souffrance. Parvenus à cet âge où l'homme et la femme ne découvrent plus en eux que les différences consacrées par le souvenir, ils eussent pu, ayant vécu de la commune vie, trouver dans le hasard qui les isolait l'occasion d'un leur coup sur le seuil de la tombe ; mais jetés par le célibat en dehors des lois de nature, ne voyant à côté de la solitude que les efforts jadis tentés pour s'y soustraire, ils s'étaient condamnés sans même se donner un sourire, dans la similitude de leur vieillesse leur inspirait autre chose que l'humaine commisération des mourants pour ceux qui vont mourir.

Cependant ils se recontraient quotidiennement, tantôt à leur porte, tantôt au Luxembourg par les après-midi ensoleillés, tantôt et surtout dans les boutiques avoisinant leur domicile ; et chaque fois ils évitaient tout contact, se tournaient le dos obstinément, feignant de ne rien entendre, on ne peut entendre quand on ne commencent accablant leurs noms :

— Mademoiselle Faigence ! Monsieur Bernard ! Bien le bonjour !

Ce rapprochement les gênait, on ne se regardait pas, on répondait à peine, cachant jusqu'à son nez leur voix, et s'en allaient avec hâte, lui bégayant, pendant à la vieille fille, mystère incalifiablement, problème irréductible désormais, elle, clopinant, ame résignée, compatissante, malgré l'humiliation de ce dernier dédain, à l'essoufflé qu'elle croyait inconcevable des bonheurs éteints.

De leur histoire on ne savait rien ; jamais, depuis quinze ans, ils n'avaient ouvert la bouche sur leur passé ; ils n'existaient que pour ceux-là seuls qui tiraient quelque profit de leur indigence, et encore les modestes besoins de leur santé, bien qu'ils contribuaient au bien-être de quelques uns, engendraient la plus d'ironie que de respect et de reconnaissance.

« Ils n'ont plus pour long temps », disaient les bonnes gens qui les fournissaient, et cette prédiction n'impliquait pas de méchanceté ; appréhendant de perdre la maigre apport des vieillards et d'avoir à suspendre, ne fut-ce qu'un moment, l'édification de leurs pauvres châteaux, ils jouaient naïvement avec leurs craintes pour se procurer la satisfaction de constater le lendemain l'inoublié.

C'était là tout l'intérêt soulevé par ces deux existences qui s'éteignaient.

Or, un matin du dernier automne, comme Mlle Faigence sortait, sa concierge l'appela :

— Mademoiselle ! Une lettre pour vous !

— Pour moi !

La vieille fille souleva sa manchon de laine noire passa ses doigts sur son front luisant. Qui donc pensait à elle, encore ?

— Vous poursuivez la femme en tendant à faire part de déce ; ça n'a pas grande importance, c'est le vieux d'arrêter, vous savez le père Bernard, qui est mort. Alors, comme il était tout seul cet homme, sans famille, sans rien, on a envoyé des lettres dans le quartier. C'est à proprement dire à ce que j'étais... Si quelq'un d'y avait des personnes pour le conduire la bas... Qu'il ne s'en aille pas comme un chien !

— L'enlève tout à l'heure... peut-être même maintenant... Vous le connaissez bien, le père Bernard ?

Mlle Faigence avait ouvert l'enveloppe, regardant le prénom, le lire, étrangement troublée par ce bruit qui réveillait tant de lointains douleurs, et par le sentiment tout à coup ravivé de sa propre existence.

— Sans famille ! D'autres qu'elle n'avaient donc traversé le monde que pour assiéler à des agonies !

— Elle chevrotait.

— Oui, de temps en temps, je l'apercevais, c'est tout... il était très renfermé...

— Un peu soulagé, n'est-ce pas, par les vieux garçons ?

— Vieux garçons ?

— Il paraît ! On a découvert ça hier dans les papiers... car il n'était pas couchant, en effet, le père Bernard ; moi, je m'en étais toujours doutée ! Un vent, voyons, à des parents quelq'un vint, et les facteurs ignoraient son nom, sûrement.

Un triste sourire plissa les lèvres de Mlle Faigence.

— C'est comme moi, dit elle.

— Elle arriva dans la rue au moment où le corbillard s'ébranlait ; quelques personnes, rassemblées devant la demeure du défunt, j'étaient, commençaient à s'agiter avant le baisser complet du rideau commentaient le dénoûment et témoignaient déjà par des gestes vagues d'adieu ou d'innocence du désir de retourner à leurs affaires.

— Elle frôla le groupe, évita de s'y mêler.

— Un homme dit :

— Vous êtes pressée, mademoiselle Faigence ?

— Elle branla la tête, continua d'aller, trottant men vers le corbill.

Le char vira, se montra de flanc, coupé par le profil d'un croque mort, et s'abîma dans une ruelle.

— Elle, à son tour, s'effaçait.

Par des rues et des chemins inconnus, longtemps, longtemps elle marcha.

Le cimetière apparut enfin ; elle entra, suivant de loin le drap noir qui lentement glissait sur le sable ; puis devant la fosse où l'on venait de descendre le dernier arrivant, elle se signa...

— Elle passa... et s'éloigna par les allées vides de pierres blanches, en tenant à deux mains son cœur de vieille fille d'où s'exhalait une prière pour celui qui peut être l'aurait aimée.

Brillante tournée artistique.

Mme Sarah Bernhardt est arrivée le 21 juin au Havre, de retour de l'admirable tournée dont nous signalons naguère les résultats si supérieurs. Si l'on veut se faire une idée de l'endurance et de la fatigue montrées par la grande artiste, qu'on se souvienne que depuis quatorze mois elle est en voyage. Elle a quitté Paris le 24 avril 1905 pour une grande

tournée d'Europe ; elle repartait en août pour l'Amérique du Sud, rentrait en décembre à Paris et s'en allait huit jours après pour une nouvelle tournée de sept mois dans l'Amérique du Nord.

Et ni les immenses trajets de chemins de fer, ni le bouillonnement du spectacle à monter et à diriger, ni les mille obstacles dressés devant elle par les grands traits américains, n'ont touché sa vaillance, atteint sa belle humeur.

Partie souriante, elle rentrait en France comme toujours le sourire aux lèvres et, au terme de ces quatorze mois de voyage, alors qu'elle va se remettre au travail et préparer sa saison prochaine, si elle s'étonne de quelque chose, c'est que certains puissent la croire fatiguée.

Au pôle Nord en ballon.

M. Walter Wellman a quitté Paris il y a quelques jours pour Anvers. L'explorateur américain se rend dans ce port pour embarquer à bord d'un bateau à vapeur où se trouve déjà son bâtiment « États-Unis ». Il ira directement à Tromsø, où il est attendu par le « Fritjof ». Il se rendra avec son matériel à la baie de Virgo, au Spitzberg. Il est accompagné par deux Français : l'aéronaute Hervieu, qui sera chargé spécialement du pilotage des « États-Unis », et par M. Calardeau, chimiste, auquel on a confié la préparation du gaz hydrogène ; celui-ci ne prendra pas place à bord du ballon polaire. D'après les nouveaux arrangements, l'expédition se composera de deux personnes : Walter M. Wellman, son lieutenant le Major Harvey, et M. Hervieu, il comprendra deux marins norvégiens. Le major Harvey est déjà arrivé depuis quelques jours au Spitzberg. En ce moment il s'occupe du montage d'un vaste hangar pour abriter le dirigeable pendant toute la durée des expériences préliminaires, qui seront nombreuses et très minutieuses, car la campagne de 1906 a pour but principal d'étudier la valeur des agrès imaginés par M. Wellman. Le voyage au pôle ne serait tenté cette année que si les épreuves sont très minutieusement favorables en temps utile.

Les Adieux de Château-Thierry.

Le tribunal de Château-Thierry fut, autre jour, le théâtre d'une scène historique que presque tous envouvent de celle qui se déroula, il y a près d'un siècle, à Fontainebleau, dans la cour du Cheval-Banc. Le président Magnaud faisait venir devant la Ville qui dut la donner au pays de justice, dont les échos répétèrent ses oracles, aux avocats, notaires et gary, une salle qui contenait étonnamment la moderne Salonique. Le procureur de la République se leva le premier et exprima les regrets du parquet, le président des avocats pérorait ceux de la chambre, le bâtonnier ceux du barreau. L'émotion montait à chaque discours. Elle s'accrut encore quand le syndicat des huissiers dit le leur, syndicat qui laisserait jurer eux le magistrat et qui voudrait les rendre sympathiques en leur donnant un costume galant. Elle fut à son comble lorsque M. Magnaud, très pâle, très troublé, se dressa derrière son comptoir, il demeura un moment immobile et sans voix. Puis il parla, non pas de lui, certes, mais de son œuvre. Et il ne cacha point qu'il admirait pas, il ne put retenir ses larmes. Des sanglots montèrent à sa gorge il comprit qu'après lui il n'y aurait plus de justice, et, franchement, simplement avec regret, aut de bonne foi que s'il se fut agi d'un autre, il se regretta. « Adieu, s'écria-t-il, adieu mon petit tribunal ! Tu es peut-être fatigué et petit de ressort, mais tu es grand par la notoriété, par le bien que tu as fait de faire dans le monde en répandant plus d'équité, plus d'humanité dans tes jugements... Adieu, cher petit tribunal, adieu, adieu adieu ! » La voix de l'orateur se perdit dans les larmes. Quand il l'eut retrouvé, M. Magnaud prononça ses derniers mots présidentiels, ses ultimes vœux. L'audience est levée ; dit-il, sans prendre garde qu'il gâtait toute une carrière de juge original en la terminant par une banalité. Après ces paroles simples, et par là singulières, le défunt magistrat regagna la simple demeure qui n'abrite plus aujourd'hui qu'un simple de puté, semblable à six cents autres. Si touchante qu'elle eût été cette cérémonie, la douleur amenée sur sa tête encore celle de Château-Thierry. Les avoués près la Cour d'appel, pareils à Calypso, ne peuvent se conjoier du départ d'Ulysse.